



Gérard Cartier

## La vie même

*Quatuor* (Le Bruit du temps, mars 2020)

*Dona* (Obsidiane, août 2020)

d'Emmanuel Moses



Peu de poètes qui le soit aussi *naturellement* qu'Emmanuel Moses. Son vers semble s'exhaler sans effort, épousant aussitôt sa matière. La vérité de l'instant lui importe plus que la perfection de la forme. Il reprend donc peu ses poèmes, qu'il livre aussitôt à l'édition – 3 recueils en 2020 –, laissant les lecteurs y puiser à leur goût. Son tempérament le porte au jeu des confidences. Pour le fond de mélancolie qui imprègne ses pages, et pour leur élégance, il s'inscrit dans la longue lignée des poètes élégiaques. Il s'en démarque par une obsédante inscription dans l'Histoire : l'inspiration saturnienne atteint son acmé lorsqu'il évoque les persécutions des juifs, au siècle dernier – ou dans le grand passé. Ces remémorations, profondément intériorisées, sont certainement la partie la plus originale de son œuvre. Caractériser, c'est schématiser. Il faudrait dire aussi sa fantaisie, sa sensualité, son penchant à l'absurde et au burlesque – et il ne recule pas à l'occasion devant une réflexion plus abstraite, qu'on pourrait qualifier de métaphysique (un alter ego, Monsieur Néant, passe ainsi de livre en livre), si elle n'était toujours incarnée.

\*

C'est dans cette veine spéculative que s'inscrit *Quatuor*. Le titre lorgne vers T. S. Eliot, auquel il est emprunté, de même que l'organisation quadripartite et l'apparence du propos. Mais c'est Burns Singer, le poète des *Sonnets pour un homme mourant*, qui fournit l'épigraphe (« ...nos mots pourrissent / Par un mystère que nous ne saurions dire », selon la belle traduction d'Hubbard et Maury, Obsidiane, 2017), ce qui donne à ce livre une tout autre tonalité. Du reste, nulle transcendance ici, aucun dieu, malgré les fréquentes références à la Bible, dont les vieilles images relèvent d'une mythologie native. Rien, dans le théâtre du monde, qui ressemble à un dessein supérieur, les cintres sont vides,

Pas de costumiers, d'éclairagistes, de décorateur

Mais surtout pas de souffleur !

Le trou est vide

Et pas de bougies dans le trou du souffleur !

Il y a de l'Épicure chez Moses – il s'inspire d'ailleurs de l'un des passages les plus célèbres du *De rerum natura* pour s'assimiler aux particules qui virevoltent dans un rayon de soleil. Le chaos règne sur la scène, « *la matière soumise à tous les aléas* ». Délivré de toute nécessité, de rôle, de texte, d'indications de jeu, l'homme est donc libre, d'une liberté fille du hasard, qui ne résout rien : car elle peut être « *décision ou résignation* », agissante ou passive, et le refus d'agir est lui-même agissant... La pensée irritante qui cherche à prendre forme, le vertige métaphysique qui l'engendre, l'*angoisse* même (« *être*

*c'est mourir* »), l'auteur s'en arrache à la fin d'un coup de talon, les sublimant en un credo épicurien : « *Déployez la rose de vos cinq sens* ».

Nous voilà assez loin de la manière lyrique. Un lecteur bas-dauphinois pourrait se sentir médiocrement concerné. Mais Moses n'est pas Eliot. Rien de didactique dans cette méditation, qui est enracinée dans le réel. Tout la sollicite, tout lui est adressé, tout être de rencontre cache « *un Hermès de fortune* ». La pensée erre, capricante, saisissant la circonstance pour se déployer, l'enterrement d'un ami (le poète Paul Le Jéloux), une cloche au loin sonnante l'angélus, le souvenir des amants enlacés exhumés des cendres de Pompéi. La réflexion est incrustée de vignettes colorées qui retiennent l'esprit le moins porté à la métaphysique. Ainsi des portraits funéraires du Fayoum :

J'ouvre le livre des anciens visages de l'Égypte  
 Et je les écoute  
 Ils me parlent de la mort et de sa morsure  
 De l'éternité qu'elle fait sourdre de la chair du temps  
 Et comme je les en remercie, ces très vieux morts  
 Peints à l'encaustique sur les sarcophages en bois de tilleul  
 Ou peints à la détrempe sur des sarcophages en bois d'if, en bois de sycomore  
 Peints sur des masques de plâtre et sur des voiles en lin  
 Ces hommes, ces matrones, ces jeunes filles, ces enfants  
 Prenant éternellement congé de nous  
 Sur les vertes collines des adieux.

Et comment se refuser à l'évocation de Jérusalem, qui fait l'essentiel du 3<sup>e</sup> mouvement ? Jérusalem « *abandonnée par ses prophètes* », où le passé affleure à chaque pas, peuplant la mémoire et, la ligne de l'âge franchie (celle de la soixantaine), semblant dévorer la vie :

Je marchais dans ce mélange de climats et de lumières  
 De temps lointains mal ajointés  
 Imbriqués, enchevêtrés, entre-pénétrés (...)  
 Plus j'avance en âge, plus mon présent sert de combustible au passé  
 L'un se consume, dirait-on, pour alimenter l'autre  
 La cendre paie pour les flammes  
 Un sacrifice destiné à affranchir ce qui n'est plus  
 Plus qu'ombre et cohorte d'ombre

mais où l'interrogation existentielle ne s'affranchit pas du monde sensible. Et, dans ce « *royaume d'Outremer* » saturé d'images et de couleurs, la mélancolie ne grève pas la joie prônée par les *Psaumes*. La touche d'exotisme est légère : le passant de Jérusalem ne se distingue pas du passant de Paris – royaume d'ici que des signes épars (GAZ À TOUS LES ÉTAGES !) ramènent à son origine, lui rappelant douloureusement les spoliations et les crimes, Drancy, Auschwitz ; lui rappelant aussi que Paris, « *rouge comme l'étoile*

*jaune* », est la ville de Manouchian et des FFI. Ce 3<sup>e</sup> mouvement, avec son cours vagabond, tour à tour vif et pensif, reste longtemps en mémoire.

\*

Le dernier recueil de 2020, *Dona*, est publié dans la nouvelle collection d'Obsidiane, *Le Carré des lombes*, avec de belles gravures de Frédéric Couraillon.



L'exergue, tirée de *L'Énéide*, éclaire le titre : « *Dona dehinc auro* » (« *ensuite des présents d'or* »). Il s'agit donc de poèmes offerts, aux proches et aux amis d'abord. Puis les destinataires se font plus lointains, l'actrice Pascale Ogier, les prophètes, une insomnie, une page de Platon... L'un des poèmes est même dédié « *  moi-même...* » ; ce qui vaut en vérité pour tous ces poèmes – et pour tout poème en général, les dédicataires n'étant souvent qu'une image trompeuse que l'auteur dresse devant soi pour donner figure à « *une part de soi-même / Dont on ne sait rien* ».

Plus qu'une occasion de fête et de cérémonie, ces dons relèvent de la manière mélancolique de Moses – laquelle, de livre en livre, l'emporte peu à peu sur les autres registres. Mais c'est par là que ces poèmes d'une écriture transparente, découpée par le sens, ancrée dans une longue tradition, et d'ailleurs indifférente aux injonctions de la modernité (ne se privant pas de certains mots aujourd'hui prohibés : « *...grisaille jusqu'au fond des  mes...* »), c'est par là que ces mots simples, ce « *souffle froid des ombres mortes* », cette beauté qui « *fuit fr le à pas d'insecte* », savent nous toucher. Il y a du Verlaine chez Moses. On y pense d'autant plus qu'on lit dans *Dona* ce vers en forme d'art poétique : « *Quelques mots clairs et musicaux mais la clarté avant la musique !* ». Un Verlaine au compas large, embrassant toute l'Europe (et au-delà) et hanté par l'Histoire, dont le souffle ici et là fait frissonner les pages, telle celle écrite à la mémoire des martyrs de Bendzin, en Pologne, simplement évoqués par un peu de neige qui vole. Mais parce qu'on ne saurait réduire l'auteur à cette tonalité nostalgique, je donnerai à lire son bel hommage à Paul Le J loux, le poète du cimetière breton de *Quatuor* qui, lui, fut croyant, et attaché à l'Afrique :

Toute l'Afrique dansait devant nos yeux  
Tambours et balafons ensorcelaient la nuit  
Nous étions des animaux captifs d'autres Orph es  
Plus anciens peut-être que le musicien à la lyre  
La beauté ruisselait tel un or en fusion

Sur les visages aux graves sourires  
Quelqu'un de transparent se tenait à mes côtés  
Aussi silencieux que le Seigneur sur la route d'Emmaüs  
Je percevais sa joie pourtant  
Comme on sent le souffle chaud des chevaux même au fond  
des ténèbres  
Une fois la vie surgie rien ne l'efface plus

À propos de l'écriture d'Emmanuel Moses, j'ai parlé plus haut de *son* vers. Je crains que ce mot ne trompe. Car il a coulé ses poèmes dans la plupart des formes existantes, de la prose (*Polonaise*, Flammarion, 2017) au vers dit *justifié* cher à Ivar Ch'vavar (*Les Bâtiments de la Compagnie Orientale*, Obsidiane, 1993), en passant par les courtes incisions de *Métiers* (Obsidiane, 1989) et les strophes démaillées de certains poèmes de *L'Animal* (Flammarion, 2010), par exemple – quoiqu'il manifeste une évidence prédilection pour le vers libre, qui donne forme à ses derniers recueils. *Comme la vie même*.